

Sébastien Chabot, Antonio D'Alfonso, Gilles Marcotte

Benny Vigneault

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37133ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigneault, B. (2005). Compte rendu de [Sébastien Chabot, Antonio D'Alfonso, Gilles Marcotte]. *Lettres québécoises*, (119), 30–31.

Sébastien Chabot, *Ma mère est une marmotte*, Montréal, Point de fuite, 2004, 160 p., 19,95 \$.

Quand « l'adulterie » empoisonne l'enfance

Placé sous les lumières de Réjean Ducharme et de Marie-Sissi Labrèche par deux citations en épigraphe, le premier roman de Sébastien Chabot, intitulé *Ma mère est une marmotte*, se situe plutôt dans le sillon d'Émile Ajar et de son célèbre roman *La vie devant soi*.

Le lecteur avisé ne manquera pas de faire le lien : la grosse femme, l'escalier qu'elle peine à monter, le chien qu'on prend d'affection, le rapport singulier au langage, les références « scato », l'ami Mimile, sont autant d'allusions qui deviennent les évidences d'une parenté inévitable.

Comme le Momo d'Ajar, Sébaste raconte sa vie et se livre à un destinataire quelconque — à Claudine, la psychologue de l'école ? Du haut de sa lucide innocence, passé maître — comme tous les enfants d'ailleurs ! — dans l'art du trait d'esprit spontané, le garçon relate les faits plus ou moins marquants de sa jeune existence, à commencer par les événements qui ont conduit à la disparition de son père. « C'est ma maman qui a tué mon papa. Elle l'a fait parce qu'elle est grosse et qu'elle aime les marmottes », lance-t-il candidement dès les premières pages du récit.

Pour construire son histoire, Chabot jongle avec les éléments classiques du genre : une famille dysfonctionnelle, un événement tragique comme catalyseur du récit, la fuite de l'enfant dans l'imaginaire, le désarroi des adultes face au comportement étrange de ce dernier, etc. Empêtrés qu'ils sont dans leur mal de vivre, mésadaptés et incompetents dans le « monde des grands », retranchés dans leur forteresse d'égoïsme, les parents de Sébaste ne sont pas en mesure de répondre aux besoins d'amour, de chaleur et d'attention de leur fils. Pris entre ce père alcoolique et



cette mère oppressante, Sébaste doit apprendre à se débrouiller tout seul et tâcher de survivre.

Avec *Ma mère est une marmotte*, Sébastien Chabot a choisi d'emprunter une voie déjà abondamment fréquentée, par où sont déjà passées de lourdes pointures — Bruno Hébert, Gaétan Soucy, Sylvain Trudel et Howard Buten, pour ne nommer que ceux-là. Le pari était louable. Le risque, élevé. Le résultat demeure bien mené dans l'ensemble. S'il n'a ni la cohésion ni la profondeur de *La vie devant soi*, ce premier roman de Chabot manifeste une folie langagière qui s'en inspire assez dignement. Les réflexions de Sébaste, véhicule de ses angoisses, de sa révolte et de ses petits bonheurs, donnent lieu à des phrases tantôt cinglantes, tantôt drôles, tantôt savoureuses (« Maman, elle, a pas l'air d'un arbre. Elle est grosse comme une tour de bébelles. Il faudrait la pousser dans un escalier au lieu de l'aider à monter parce qu'elle serait pas capable de le faire sur ses pieds. »). Les propos sont vrais, sinon vraisemblables. Et puis, malgré quelques métaphores hésitantes, l'écrivain montre qu'il y a encore lieu de fréquenter ce genre de façon touchante et imaginative.

Antonio D'Alfonso, *Un vendredi du mois d'août*, Montréal, Leméac, 2004, 144 p., 18,95 \$.

Vers une certaine idée du bonheur

Second volet d'une suite romanesque amorcée en 1990, *Un vendredi du mois d'août* de l'écrivain Antonio D'Alfonso est une œuvre intimiste et agréable qui se suffit à elle-même.

Avec ses quelque 140 pages bien remplies, ce livre, fort différent de celui de Sébastien Chabot, s'apparente plus au carnet de méditations ou au journal intime qu'au roman à proprement parler.



Celui qui prend la plume s'appelle Fabrizio Notte. Réalisateur montréalais de talent, il habite désormais à Toronto avec sa troisième femme, Ada, et leur fille Rasa. À 48 ans, l'homme se montre humble et droit, libre et indépendant, et ses propos sont empreints de sérénité :

Antonio D'Alfonso

Un vendredi
du mois d'août

LEMÉAC

À mon âge, je n'ai plus de secrets à cacher, je n'ai plus d'exploits à inventer. La réalité est un vêtement de travail dans lequel je me glisse tous les matins. Je ne me plains pas. J'en suis presque jubilant. Le bonheur s'est enfin installé en moi, et j'en suis fier.

À la lecture, cette quiétude apparaît bien réelle, solidement assumée et, ma foi, inspirante. Romantique, rieur et désinvolte, Notte, quoique un peu dur avec lui-même, est au bout du compte animé d'une franche joie de vivre. Au fil d'une narration posée et subtilement poétique, l'homme consigne au présent différents événements de sa vie — notamment la présentation à Montréal

de son plus récent film intitulé *Antigone Pacifica*.

Ce voyage lui offre l'occasion de parcourir la géographie de sa terre natale et de sa mémoire : parcourir les rues aimées de la métropole (dont les « onze

sections émotives » de la rue Saint-Laurent), s'arrêter dans tel bar connu, visiter ses parents et sa sœur, s'engouffrer dans un centre commercial souterrain. Son pèlerinage lui réserve quelques surprises, à commencer par la rencontre inattendue de Marise Therrien, cette femme qu'il a follement aimée lorsqu'il était adolescent et à qui il voue toujours une profonde affection. Les réflexions du réalisateur donnent lieu à des commentaires aussi intelligents que variés — sur le caractère unique de l'identité multiculturelle, sur le couple et la vie amoureuse, sur l'importance relative de la carrière, sur le doute, l'échec, la vieillesse, la séduction, le refus et la puissance de l'amour qui peut nous unir à nos enfants. Là — dans son amour pour sa fille — réside d'ailleurs une bonne part de sa « solidité » dans le « vaste terrain mouvant de sa mémoire ».

Un vendredi du mois d'août d'Antonio D'Alfonso se lit moins comme une fiction que comme l'expression d'idées enrichissantes et le partage d'opinions sur la vie. À cet égard, on ne serait pas surpris d'entendre D'Alfonso emprunter les paroles de Fabrizio Notte, son personnage, lorsque ce dernier souligne : « Je n'aime pas la fiction. Je n'aime pas qu'on me raconte des histoires. Je veux écouter le grain de la voix de l'écrivain... » À travers cette « fiction », donc, se laisse entendre une voix résolument attachante.

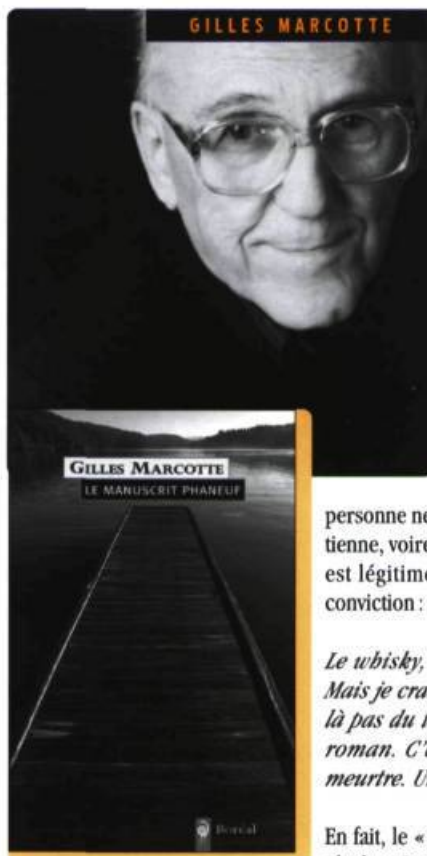
Gilles Marcotte, *Le manuscrit Phaneuf*, Montréal, Boréal, 2004, 224 p., 21,95 \$.

Enquête dans le milieu littéraire

Alors que les ouvrages de Sébastien Chabot et d'Antonio D'Alfonso — quoique de genres différents — participaient de la littérature, *Le manuscrit Phaneuf*, lui, se situe à un autre niveau.

En effet, Gilles Marcotte, contrairement à ses deux collègues écrivains, se joue ici littéralement de la littérature. Le résultat se traduit par un roman qui offre au lecteur une histoire divertissante, qu'il soit ou non passionné de romans policiers.

Deux jours après avoir déposé un manuscrit aux Éditions du Carré Saint-Louis, le sénateur Arcade Phaneuf, autrefois journaliste et écrivain, est trouvé mort dans le lac des Laurentides, près de sa maison de campagne. Or, lorsqu'il se rend compte de la disparition mystérieuse de l'auteur du *Manuscrit Phaneuf*, l'éditeur montréalais Julien Brossard entreprend une enquête qui le plongera au cœur d'un scandale.



Le roman est constitué de quatorze chapitres — l'histoire se développe à l'intérieur de sept parties entrecoupées d'autant de scènes d'un même tableau dont le voile se lève avec la progression du récit. Gilles Marcotte cultive l'art du suspens jusqu'à l'indécence, livrant les détails de l'intrigue au compte-gouttes, tantôt par l'entremise d'un narrateur omniscient, tantôt par les témoignages et les aveux successifs des proches de Phaneuf.

Rien ne va plus dans ce roman où les rôles sont souvent inversés — Brossard mène l'enquête, alors que l'inspecteur, féru de littérature, affirme volontiers faire « confiance aux romans » et se laisse tirer les vers du nez; le chanoine Marc Phaneuf, frère de la victime, devient le confesseur confessé. Tandis que la lumière se fait peu à peu sur l'affaire, le lecteur, lui, va de découverte en coup de théâtre. Les uns se contredisent, tandis que les autres se rétractent. Tout le monde a tué Phaneuf, semble-t-il, mais personne ne l'a tué. Et en bout de course, y a-t-il toujours une intrigue qui tienne, voire une enquête qui vaille ? L'essentiel est-il ailleurs ? La question est légitime, surtout lorsqu'un des personnages lance avec tant de conviction :

Le whisky, à la rigueur, si nous étions dans un roman policier... Mais je crains bien, mon cher Julien, que nous ne soyons pas, mais là pas du tout, dans un roman policier. En tout cas, pas dans un roman. C'est plus sérieux. Une affaire de police, une affaire de meurtre. Une vraie.

En fait, le « policier » est peut-être ici un thème rigoureusement exploité plutôt qu'une désignation générique à proprement parler.

Fort d'une cinquantaine d'années d'expérience en littérature, tour à tour critique, romancier, nouvellier et essayiste, Gilles Marcotte s'y est donné à cœur joie avec ce cinquième roman. La plume est allègre, l'intrigue, curieuse, le ton, légèrement ironique, et les nombreuses références au milieu littéraire montréalais, parfois à peine dissimulées. Une lecture, en somme, qui offre plus qu'il n'y paraît.